

La pilule de l'oubli

Et s'il était possible d'effacer non pas toute notre mémoire mais un souvenir précis ? Telle est la perspective ouverte par les découvertes de l'équipe de la neurobiologiste Valérie Doyère. Si la pilule de l'oubli existait, les victimes de traumatismes pourraient y trouver une voie de guérison. Mais le contrôle des souvenirs ne transformerait-il pas des sujets libres en objets manipulables ?

Publié dans



24/01/2008

La psyché se réinvente parfois au fond des laboratoires, où peuvent naître d'étranges questions. Comme celle-ci : est-il souhaitable d'élaborer une pilule permettant d'agir sur la mémoire humaine et d'effacer les souvenirs des événements douloureux ? Loin de la science-fiction, Valérie Doyère, chercheur en neurosciences au CNRS associé à l'université de New York (*lire page 26*), a révélé dans *Nature Neurosciences*, en avril dernier, que son équipe était parvenue, par l'injection d'un produit chimique, à isoler et même effacer certains souvenirs traumatiques chez les rats. Il s'agit de la première démonstration qu'un souvenir est modifiable sans altérer le reste de la mémoire.

Pour parvenir à de telles conclusions, l'équipe franco-américaine a provoqué un traumatisme sur plusieurs rats par l'association d'une décharge électrique et d'un son. Les rats traumatisés fuyaient dès qu'ils entendaient ce son reconnaissable. Après injection du produit, ils perdaient leurs réflexes craintifs et n'associaient plus le son à la douleur. Rien ne prouve donc que le souvenir soit effacé, mais la peur associée au souvenir a, elle, bel et bien disparu. Le produit chimique agit sur l'amygdale rhinencéphalique, la partie du cerveau où se jouent les émotions, angoisse et plaisir.

Jusqu'à cette découverte, les neurobiologistes pensaient qu'un tel effacement émotionnel ne pouvait avoir lieu sans abîmer le reste du cerveau et notamment le thalamus, où est stockée la mémoire apprise. Dès qu'elle a été publiée, cette étude a soulevé aux États-Unis de grands espoirs chez les malades atteints de « *stress posttraumatique* », certains allant même jusqu'à s'adresser directement au laboratoire pour supplier qu'on efface leurs souvenirs. Cependant, ces expériences n'ont aucune visée médicale puisqu'elles s'effectuent dans le cadre d'une recherche fondamentale au sein d'un laboratoire de neurobiologie fondé par Joseph LeDoux, célèbre pour ses découvertes sur les mécanismes de la peur.

« Cette tradition de modification de soi-même est très ancienne dans la philosophie. Si les stoïciens avaient eu les moyens chimiques, ils les auraient utilisés. »

Pascal Nouvel, philosophe et biologiste

(...)

Les premières expériences de neutralisation par la chimie des chocs traumatiques ont été menées sur les soldats à leur retour d'Irak. Selon les derniers chiffres officiels, 6 256 soldats vétérans de la guerre irakienne se sont suicidés en 2005 ; ces chiffres permettent de justifier une politique de santé publique prévoyant une

thérapie médicamenteuse pour ces personnes. Mais que deviendrait un soldat à qui l'on effacerait le souvenir de son action, sinon une « *machine à tuer* » ? À l'heure des guerres sales, des enfants soldats, des kamikazes, ne peut-on imaginer qu'un état ou un groupe malveillant distribue la « pilule de l'oubli » à son armée ? « *C'est un problème qui ne peut pas être réglé par le principe libéral de la "liberté négative" – ce principe qui veut qu'on puisse faire tout ce qui n'est pas explicitement interdit par les lois –, parce qu'il touche à la vie même. Nous avons besoin ici d'autres principes* », met en garde Jean-Marc Ferry.

Difficile de ne pas penser à George Orwell, qui situait déjà dans le contrôle de la mémoire le principal pouvoir de coercition d'un totalitarisme technique. L'État de 1984 n'a-t-il pas choisi comme doctrine : « *Celui qui a le contrôle du passé a le contrôle du futur. Celui qui a le contrôle du présent a le contrôle du passé* » ? Jean-Marc Ferry préfère garder confiance dans les canaux juridiques et démocratiques : « *On peut imaginer tous les scénarios. Dans une entreprise totalitaire, non seulement la mémoire des individus serait effacée, mais les faits eux-mêmes ! Sous nos latitudes, il n'y a aucun risque d'effacer la mémoire historique* », avance-t-il avec optimisme. Étant donné la vitesse à laquelle les États totalitaires du siècle dernier ont détourné la science, il reste permis d'envisager qu'on s'empare un jour de la mémoire d'un -peuple par la pharmacopée. Cela étant, la mémoire n'a pas dit son dernier mot ; l'inconscient garde encore de nombreux secrets. Ainsi, les neurologues soupçonnent l'existence d'un « *inconscient cognitif* », sorte de « *mémoire sans souvenirs* » dans laquelle demeurerait la douleur, -proche de l'inconscient défini par le père de la psychanalyse (*lire encadré page 25*). Cette zone du cerveau se révélerait réfractaire à toute action chimique. Les psychiatres eux-mêmes préconisent, associée à la chimie, une autre voie de guérison pour les -malades de mémoire : tous sans exception reconnaissent le pouvoir thérapeutique de la parole. « *La seule façon d'atténuer le caractère écrasant d'un souvenir douloureux passe par la parole qui, loin d'effacer le traumatisme, -l'affronte et le travaille* », renchérit Jeanne Defontaine. Pour quelque temps encore, la pensée aborde la souffrance traumatique à armes -égales, sinon supérieures, avec la chimie. Mais bientôt peut-être, entre pilule de l'oubli ou maîtrise de la -pensée, ce sera à nous de choisir.